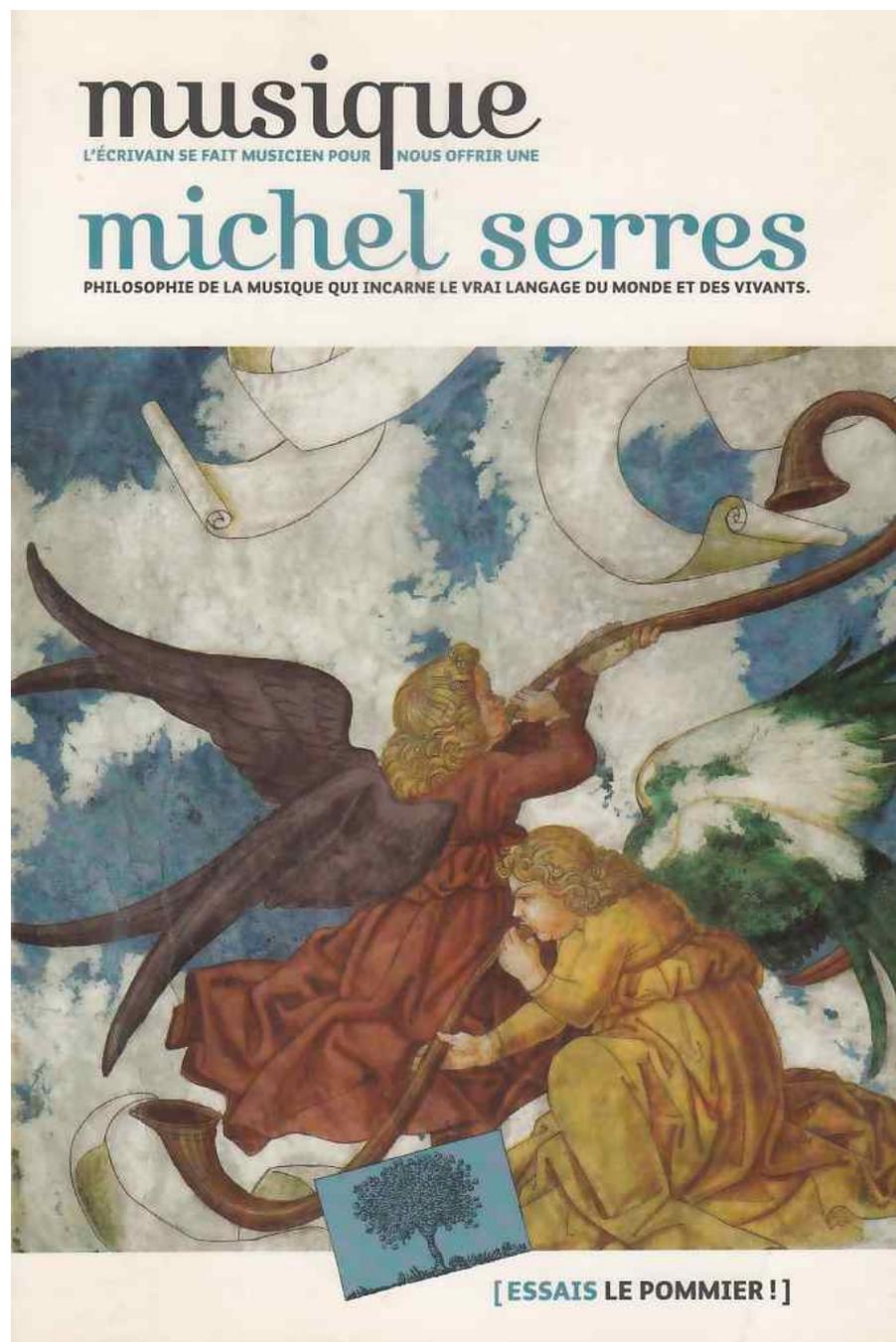

P 144 - 166 (dernières pages)

De l'incarnation

De la physique mathématique

Errances sans terme



DA CAPO : DU TOHU-BOHU À L'ENFANCE DU VERBE
Mais que signifie l'Incarnation ?

Bruit, Musique et langue

À l'origine, le bruit fourmille d'épines piquantes partout désordonnées imprévisiblement: tohu-bohu. Par acoustique adoucie, la Musique lisse ces piques pour construire une sorte de coquille douce, de satine, de velours dont la surface, ainsi arasée, emprisonne ces aiguilles limées; elle empêche, au mieux, qu'elles nous cassent les oreilles; l'éloquence et la voix bien chantante séduisent par une douceur pareille. Sonore en voyelles et en tons, le langage, quant à lui, conserve, çà et là, cette peau musicale adoucie, mais la perce, ici ou ailleurs, par consonnes et autres, pour laisser passer, bruissantes, quelques pointes bien choisies, signaux chargés de faire sens au-dessus de la coque.

Bruit, buisson. Musique, épiderme lissé. Langage en synthèse hérissée : Musique donc où un ensemencement pertinent de bruits fait le sens. Mieux : le bruit fait ouïr le désordre. La Musique ordonne ce désordre. Plus ou moins : ou, classique, travaille vers le lisse, ou, plus récente, se laisse aller au bruit. Le sens se définit alors comme la réintroduction, mais intentionnellement ordonnée, d'un certain désordre dans cet ordre musical qui le précède et le soutient.

La puissance et l'acte

La Musique ne loge pas seulement dans cet intervalle, spatial ou statique, entre le bruit et le sens ; en amont ou en aval, ses ondes peuvent envahir soudain ou la noise ou la langue. Située le plus souvent dans l'intermédiaire, elle y devient sans cesse, et s'y développe, temporelle. Ainsi, spatio-temporelle, peut-elle envahir l'espace, ainsi peut-elle mimer la durée. La Musique part du bruit, en naît, comme Aphrodite de la vague, et, ainsi levée, s'évertue vers le sensé, sans vraiment y parvenir. Elle émerge du bruit, comme de sa matière ; elle aspire au sens, comme à une forme parfaite. Encore bruit, la Musique partage avec lui sa puissance et sa capacité brute ; presque sens, elle désire, elle indique son acte. Éloignée déjà de son émergence, déjà plus forme que matière ; encore loin de son achèvement, toujours plus en puissance qu'en acte, plus potentielle que sensée. Adapté au temps qui passe, le mouvement de

la Musique ne va pas seulement du passé au présent, uniment, mais court de sa matière à une forme et de la puissance à l'acte.

Le corps et les émotions

Secrète, quasi miraculeuse, cette évolution processuelle mime, avec une élégance exacte, celle de toutes les choses du Monde, inertes ou vivantes, et celle, globale, du Monde soi-même. Composées de matière et de forme, toutes choses se meuvent, en effet, peu ou prou, de la puissance à l'acte. Physique donc, vivante, mondiale, réelle, la Musique, notre mère naturelle, mime, exprime la maison universelle.

Et nous émeut parce que, vibrante, elle se meut, comme vivante et brûlante d'intention, de sa matière bruyante et frémissante, vers une forme quasi parfaite, entre sa puissance virtuelle et un acte qu'elle ne parvient point tout à fait à parfaire. Elle se meut, ainsi, comme émue. Notre chair émue se meut, de même, vers le sens ; elle nous remue et nous émeut, comme elle. Nos corps habitent donc la même maison que la Musique.

Car nous-mêmes vivons émus parce que, vibrants, émergeant à peine de notre chair commune, nous nous hâtons avec peine, enthousiame, courage tragique, joie et désespoir vers une perfection que nous ne pouvons encore atteindre, éloignés d'elle toujours. La Musique mime donc le mouvement ému de la matière vers la

forme, le mouvement ému de notre chair vers le sens. Tremblante, elle hante la maison de nos émotions.

Quel enfant remue dans notre sein ?

Le dur et le doux

Incarnée, terraquée, la Musique jaillit des cuivres et des cordes, choses dures, vers le doux de ce sens non encore advenu. L'usage, désormais courant, des techniques informatiques nous accoutume aux distinctions entre le dur et le doux, matériel et logiciel, machines proprement dites, d'une part, et, de l'autre, données ou programmes divers. Ce partage support-message ne recouvre pas tout à fait celui qui, jadis, séparait la matière de l'esprit.

Sophistiquées, nos machines, en effet, utilisent, certes, des métaux, des cristaux, voire des molécules, bientôt des atomes, mais les formes que la recherche et l'industrie leur prennent ou leur donnent l'emportent, et de fort loin, sur ce que l'on appelait autrefois matière première ou masse informe. Par exemple, les techniciens choisissent tel corps parce qu'il a telle ou telle propriété, adaptées à la fonction requise, donc encore pour sa forme plus et mieux que pour sa masse. La notion de matière elle-même recule devant le savoir et les fabrications jusqu'à n'être quasi plus existante ni nommée. Nous préférons dire : le dur. Matière et forme, certes, mais plus forme que matière.

Nous opposons ce dur au doux, qui, lui, signifie, précisément un ensemble, tout aussi étrange et contradictoire, où s'associent des codes dénués de tout sens à des signes qui en sont, à l'inverse, doués, par exemple, des listes géantes de 1 et de 0, à de subtiles méditations, à des symphonies profondes, à des stupidités aussi, aussi envahissantes que le bruit. Comme il assemble des choses aussi disparates, nous préférons dire: le doux.

L'usage courant des techniques informatiques nous accoutume donc à cette distinction qui traduit en langue française les *hard* et *soft* anglo-saxons.

Mais comment se mêlent-ils dans nos machines ?

La Musique dure et douce

Que la Musique s'appuie sur des codes, nous le savons par ses notes, gammes, portées ou autres types de notations. Une partition ressemble donc plus à une page de code qu'à une autre, de texte, lui-même codé, certes, mais débouchant sur le sens grâce aux filtres dits plus haut. Quelques formes qu'elles aient prises dans l'histoire, les notations musicales indiquent comment et que chanter ou jouer sur un instrument, où mettre les doigts, où placer la voix... sans délivrer, comme le texte, de sens discursif. Ouvrant ainsi à des fonctions diverses de chiffrement et de déchiffrement, ces codes, je l'ai dit, peuvent donc passer pour des algorithmes. Voilà pour le doux.

Voici pour le dur. Un instrument de musique ressemble, à son tour, à un ordinateur plus qu'à n'importe quel autre appareil. Orgue, piano, violon, clarinette... mille partitions, futures ou passées, ont pu, peuvent et pourront se jouer, en acte, sur ces instruments tout aussi universels, à ce point de vue, que nos ordinateurs qui ouvrent, eux aussi, à des millions d'usages, sans compter l'inattendu des inventions. On ne peut décrire une aussi large ouverture de possibles, une telle puissance, de telles potentialités, pour un marteau, un moulin, la plupart des outils ayant été fabriquée pour des finalités finies... à la rigueur pourrait-on l'affirmer des moteurs dont la force et le mouvement servent à plusieurs usages. Or donc, les instruments de musique se désignent eux-mêmes comme les ancêtres authentiques des ordinateurs, ces deux types d'outils ayant en commun cette puissance, au sens du potentiel : ils rendent possibles une infinité d'actes, dont quelques-uns inventifs, inconnus, improbables. Voilà des universels sans finalité ni concept, comme on peut le dire de l'information.

Nous aurions donc pu depuis fort longtemps distinguer entre le dur et le doux, car ce partage avait eu lieu, aveuglément sans doute, dès l'invention de l'écriture, certes, mais surtout depuis l'apparition de la première syrinx ou des primes tambourins. J'avais remarqué naguère que l'angélologie usait d'un vocabulaire précurseur du nôtre en ces sujets

d'information. J'observe ce matin que la Musique, art algorithmique, les précède encore plus précisément. Elle anticipe à la fois sciences et techniques. Les trois chapitres de ce livre le disent.

Depuis que nous écrivons, nous ne jouons ni ne composons de musique sans tenter, en quelque façon, de la transcrire. Or, quelque forme que prenne cette partition, elle doit inventer un code, assorti de fonctions de chiffrement et de déchiffrement, donc des algorithmes. Or la pensée algorithmique précède largement, au Moyen-Orient, ledit miracle grec de la géométrie, j'avais tenté jadis de le dire. Elle me parut donc l'une des sources probables de l'exercice scientifique. Comme la Musique rend nécessaire cette pensée, mieux que l'accompagner, sa pratique la précède.

Mêlant le dur et le doux, la Musique gît à l'origine de la science.

DE L'INCARNATION

Visitation à quatre : Élisabeth, Marie, présentes ; Jean et Jésus, en attente, déjà là en quelque sorte, mais muets : le Précurseur sans son cri désertique et le Verbe sans un mot ni parabole ; bouge le premier, non le second. Les deux futures mères parlent, mais s'expriment, mues ou émues, et par le mouvement foetal du Précurseur, et selon l'évocation de Celui Qui va venir, magnifique.

Dans les ventres, matériels, maternels, charnels, autrement dit durs, par les bouches, bénissantes, psalmodiantes, musicales, autrement dit douces, Visitation à quatre.

Sur le carré, ainsi dessiné par deux femmes et leurs deux enfants mâles, un premier chemin va d'Élisabeth à Marie et de Marie à son Fils ; l'une crie et bénit l'autre qui chante en évoquant le Messie. Cette voie dessine une première généalogie, douce, claire, musicale, du Verbe. Un second chemin descend d'Élisabeth vers son ventre propre où remue le Précurseur, puis de Jean à Jésus, que le premier baptisera, plus tard, dans le Jourdain. Seconde annonce, charnelle, mortelle, noire et dure celle-là, du Vivant qui changera la face de la Terre. La première route passe par la Musique, selon le psaume et le rythme des élévations et des chutes ; la seconde crie en rythme par montagnes et vallées, pierres du désert. Jésus : but ou puits d'attraction où confluent les côtés du carré, l'un dur, l'autre doux.

Visitation à quatre pour deux Avents : spirituel pour la parole ; maternel pour la chair, matériel pour les cailloux. Deux Avents, doux et dur, dont le mélange, dont la somme se nomme Incarnation. Qu'est-ce que l'Incarnation ? Le mélange du dur et du doux. À la naissance du Verbe, ce doux et ce dur se mêlent et même s'identifient. Cela n'arrive jamais : événement improbable, à information maximale. Miracle.

L'Incarnation mêle dur et doux

Pourquoi dire: miracle? Parce que le dur, celui de la chair, des pierres et des sons, nous savons aujourd'hui en évaluer la puissance, ainsi que celle du doux, diction, sens, bénédiction. Dite entropique, l'énergie du premier se déploie avec une intensité si forte, par rapport à celle du second, qu'elle diffère d'un abîme numérique, dont l'empan ne pourrait se combler. Entre le corps et l'âme, même abîme; même abîme encore entre la chair, mue, et le Verbe, ému, entre le Monde, mouvant, et les langues, volantes, entre support et message; même abîme, en Musique, entre l'oscillation acoustique, physique, du son, et le chant, la mélodie, l'appel... expressifs... Comment ponter de pareils abîmes?

Élégante au-dessus de ce gouffre, l'hominisation jette des passerelles, par des travaux qui scandent et datent son processus d'avancée. Imaginaires, mythiques, légendaires, plus réelles qu'on le croit, les Muses tentèrent de construire la première. Entreprise folle, quasi impossible, que de faire du sens au moyen des choses ou que de faire des choses avec du sens. Il fallait, pour cela, franchir au moins le trou des Enfers au risque d'y retomber souvent. Échec: Eurydice y rechute. Au beau milieu, la Musique ponte instruments, voix et Verbe, le chant et la danse pontant aussi le corps et le sens. Dans la Vierge-Mère, je crois voir une seconde Muse, plus concrète, plus réelle, plus charnelle: car elle accouche du

Verbe à double nature, dieu et homme, parole et corps. Réussite: à Noël naît la relation réelle entre la chair et la parole. Réussite: après sa mort, le Verbe ressuscite et descend, justement, aux Enfers, où il rachète tout le monde après lui. L'Incarnation réussit au moins deux fois la construction du pont manqué par Orphée. À la Visitation, ce bâti passa d'abord par la Musique.

Objection. Muses, Vierge-Mère, voilà des solutions tirées des mythes et des religions. Nul ne pense plus à de telles légendes. Croyez-vous avoir ponté là cet abîme?

De la physique mathématique

J'y arrive. À la Renaissance européenne, de beaux génies découvrirent que l'on ne peut pas déduire le Monde des mathématiques, comme Platon, dans son *Timée*, en avait tenté l'entreprise; et, certes, on ne peut déduire le réel du formel, le dur du doux, on ne peut franchir cet abîme. Échec de la science grecque. Mieux vaut partir du réel et le reconnaître codé: une équation du second degré code la chute des corps. Triomphe de la science moderne. Car naît alors un autre pont, élégant et superbe, la physique mathématique, alliance réussie du concret avec l'esprit.

Réussie? Vous plaisantez: qui, depuis, a su résoudre la question, posée par Kant et Einstein, quand ils

avouent ne pas comprendre pourquoi l'on comprend le Monde? S'agit-il donc d'un miracle, encore, avoué par les meilleurs savants et à la cantonade? Lequel? Celui par lequel la langue mathématique exprime le réel, en vérité; celui par lequel des codes, foisonnant parmi les choses et imprimés sur elles, les explicitent. Voulez-vous dire, alors, que les signes des codes décident des choses du Monde, de leur existence, de leur réalité? Voulez-vous dire, donc, que le dur s'allie ou se mêle à du doux? Qu'ici le pont se franchit aussi sans que l'on comprenne pourquoi? Que l'on entend donc aussi peu ce miracle que celui de l'Incarnation? Nous y sommes.

La Musique mêle dur et doux: cela n'arrive jamais, improbabilité maximale, miracle. À l'origine renaissante des sciences de la nature, la rencontre des mathématiques et de l'expérience mêla, elle aussi, le doux et le dur. Certains dirent, depuis, qu'ignoré des anciens Grecs, ce miracle imprévisible ne put avoir lieu que dans une culture bouleversée par l'événement de l'Incarnation, aussi improbable. Dit par Kant et Einstein, le miracle incompréhensible de la compréhension des choses par une langue formelle s'adosse donc à cet autre miracle où la chair des choses et le verbe des formes se mêlent. À l'origine, encore si proche, de l'informatique, se rejoue une même rencontre où le dur se mêle au doux. Nouveau miracle, nouvel avatar de l'Incarnation?

Que signifient ces mélanges, ces alliages?

LES QUATRE FUSIONS

Un alliage montre et cache comment un métal se perd dans un autre, l'or précieux, par exemple, dans le laiton vulgaire du sou. Tenant la pièce en main, vous avez l'or, vous ne l'avez pas ; vous manipulez de la contradiction. Certes, il gît dans votre main, mais où le localiser en précision, pour le garder, pour l'acquérir, pour le voler, vous ne le pouvez pas.

L'or est là, il n'est pas là.

De même : comment, mêlée au corps, l'âme s'y cache-t-elle, comment s'y montre-t-elle ? Où est-elle ? Où est la Musique, émanée de cordes qui vibrent ou mêlée à des colonnes d'air ? Absente, pourtant présente. Et la beauté, perdue parmi le *legato* de la sonate ou au secret dans le rythme dit ? Et Dieu présent, perdu dans le Monde, et le Christ égaré parmi les hommes ? Si nous les rencontrions, nous ne les reconnâtrions pas. Et l'équation, si difficile à découvrir parmi les métaux et les verres du labo ? Où chercher la goutte de vin mêlée à l'eau de l'océan ? Partout, du cap Horn à l'île Vierge ? Un millilitre de vin s'expande dans la mer. Il est là, il n'est pas là : voilà le mystère des incarnations.

Je suis là, je n'y suis pas.

La Musique émane d'instruments : lyre, viole, guitare électrique ; de voix : basses mâles ou sublimes féminines ; de cordes vibrantes, de colonnes aériennes

qui oscillent : ondes aussi dures que choses du Monde. Jaillissant de là, elle ne s'y réduit pas. Pour que le son acoustique devienne Musique, il faut d'autres éléments, difficiles à définir, mais de l'ordre du doux, des signes avant le sens qui font le mystère émouvant de la fugue, du rap ou de la vocalise. Comme ce mystère a lieu avant qu'advienne la parole, parler de la Musique reste une entreprise difficile ; il faudrait effacer, en effet, puis multiplier – comment ? – le sens de ce que je dis. Ce livre dit mille choses de la Musique, il devrait même la définir des millions de fois plus, parce que, justement, elle a tous les sens, alors que les mots n'en ont que peu.

Oui, la Musique opère un alliage entre dur et doux. Se montre, se cache, s'égare, se perd dans cette fusion. Je l'ai dite, plus haut, absente et incarnée.

Elle est là et elle n'est pas là.

Ce mystère s'éclaire-t-il dès qu'on le rapproche de celui de l'Incarnation, où le Verbe se fait chair ? Vierge et mère, Marie, enceinte de Lui, chante et dit, psalmodie. Le récit de la Visitation décrit cette précession de la Musique sur la naissance du Verbe, en faisant procéder la première de la chair, de ses mouvements, de ses émotions pré-natales, comme s'il s'agissait d'une pré-Incarnation. La Musique prend place dans le cours de la grossesse, dans son processus inchoatif, dans l'Avent, avant que naisse l'Incarné.

L'Incarnation exprime ensuite cette vérité, obscure mais évidente, que la parole émane du corps et le sens du son ; que, tout entier, le corps, vibrant, participe de la parole, est traversé par elle, se métamorphose en elle. La chair devient le Verbe qui devient la chair ; le Verbe devient la chair qui devient le Verbe : en somme, la chair est le Verbe. Nous ne comprenons pas le sens, nul ou indéfini, du verbe être, car, dans l'alliage entre la chair et le Verbe, entre dur et doux, le dernier, présent dans l'autre, s'y montre et s'y cache, s'y égare et s'y trouve.

Il est là, il n'est pas là. Oh, que je me méfie du verbe être qui ponte et cache le trou noir qui absorbe présence et absence... en ouvrant le tout-dire et n'importe quoi !

Je recommence : de la Musique et de l'Incarnation, le double mystère s'éclaire-t-il dès qu'on le rapproche de ce qui se passa pendant la Renaissance, à l'émergence de la physique mathématique ? Le *Timée* de Platon avait tenté de déduire le Monde et les choses des formes de la géométrie. Échec : les Grecs ne purent inventer les sciences appliquées, pour n'avoir pas compris l'alliage nécessaire entre les expériences concrètes et les formules formelles, entre le dur, le corps grave qui chute, et le doux, l'équation du second degré. Ils croyaient que le dur se déduisait du doux.

Ce qui n'était qu'imitation chez ces Anciens devient chez les Modernes application : assez mauvais mot pour décrire, à nouveau, une fusion dur-doux. L'efficacité

technique et prévisionnelle de ce nouvel alliage nous éblouit assez pour nous cacher longtemps le miracle, oui, le mystère, déclaré à la fois par Kant et Einstein, qui disent ensemble ne pas comprendre pourquoi le Monde se comprend, je l'ai dit déjà : car, si le Monde s'écrit ou se code en langue mathématique, alors le doux se trouve soudain partout dense dans le dur. S'y mêle, s'y trouve, s'y montre, s'y cache.

Il est là, il n'est pas là.

Si le Monde se code en langue mathématique, la physique fond l'alliage mystérieux entre telle équation et telle expérience, entre ce dur et ce doux. Le spectacle théâtral du procès de Galilée voile ce moment de l'histoire où la physique naît dans un milieu pétri par l'idée chrétienne de l'Incarnation.

Ces trois mystères s'éclairent-ils dès qu'on les rapproche des pratiques contemporaines ? Au stade oral de l'humanité, le couple support-message se traduisait par les cris, appels, conseils et plaintes jaillis du corps de quiconque, de la voix inspirée d'aèdes ou de griots ; de leur chair émanaient Musique, chants et verbes. Criant dans le désert, leurs gorges chantaient toutes cette incarnation. Dès le stade écrit, nos anciens gravèrent leurs devises sur le bronze, leurs regrets ou vantardises sur le marbre, et les premiers scribes écrivirent leurs lignes sur vélin ou parchemin.

externalisée, la chair verbale se métamorphosa en table métallique, marmoréenne, tannée, paginée, incunable... matérielle, dure, plus inerte que la chair, et, comme elle, codée, codée par notre écriture. L'imprimerie advenue, des machines multiplièrent le livre, couple support-message nouvellement né. De l'informatique émerge, encore une fois, un avatar de ce couple, reconnu désormais comme matériel et logiciel : voici, clairement proclamé désormais, le doublet dur-doux soi-même. Comment définir un logiciel sans faire appel à du matériel, comme si le premier se montrait, se cachait, se mêlait, s'égarait en l'autre ?

Il est là, il n'est pas là.

Or, je ne cesse de le dire dans ce livre, la Musique a besoin, pour naître et se faire entendre, de pratiques proches de ces algorithmes qui permettent le fonctionnement des machines informatiques, filles lointaines elles-mêmes des instruments de musique.

Et le cycle entier recommence.

Musique, Incarnation, physique, informatique, voilà quatre fusions de l'alliage dur-doux. Sous le terme Incarnation, j'entends aussi bien le mystère, non encore élucidé, du rapport entre l'âme, douce, et la dureté du corps.

Elle y est, mais elle n'y est pas.

La Musique passe par des notes, dont chacune n'a aucun sens, non plus que leur association ; l'informatique passe par l'arithmétique binaire, 1 et 0, par des bits ou des pixels, dont l'information n'a aucun sens ; la physique passe par des lois mathématiques, dont nous nommons inconnues les x ou les y , et dont les formulations n'ont pas de sens discursif ; l'Incarnation, quant à elle, parle de l'âme ou d'une nature divine dont nous ne savons rien.

Notes, chiffres, codes... pour chanter, agir ou connaître, nous manipulons des jetons à zéro de sens. Nos meilleures réussites dans l'accès au sens et à la compréhension passent nécessairement par un sas insensé.

Mon existence aussi.

Je vois ces quatre alliages puissamment liés. Voici, vite parcouru, l'entrelacs de ces liaisons. Le récit de la Visitation fait précéder l'Incarnation par la Musique. Dix instruments, autant d'algorithmes, des machines, des notes, des bits, l'information enfin assurent les liens, d'histoire et de pratique, associant Musique et informatique. Mille applications, en particulier robotiques, rapprochent physique et informatique. Les contingences culturelles et les événements que connut la Renaissance permettent de comprendre l'émergence de la physique en milieu baigné par le dogme chrétien de l'Incarnation. J'ai tenté de nouer les derniers liens

entre Musique et physique en chantant, à la désespérée, une épistémologie nouvelle et inouïe de l'ouïe.

Nul parmi nous, moi compris, ne peut vivre sans âme incorporée, sans musique dans ses phrases dites, sans écrire sur machine, sans connaître les autres et les choses du Monde.

Je suis là, je ne suis pas là.

Nous nous étonnons devant ces quatre miracles, ces quatre fusions, parce que nous manquons d'une philosophie du mélange. Utiles, certes, nos obsessions analytiques, nos distinctions raffinées, nos dichotomies sans fin et nos spécialités pointues comme des griffes, notre dualisme, et, au fond de nos secrètes délices, nos duels, nos affrontements, divisions, débats, conflits et guerres, haines, nous bloquent. Méprisée, la confusion décrit pourtant comment deux ou plusieurs liquides se mêlent pour former l'alliage dont je dis plus haut l'état fusionnel. Nous n'avons pas non plus de philosophie de l'accrétion, quoique le concret, quoique même la Terre... en naissent. Le concret, c'est-à-dire l'association de deux corps, ici l'alliance, l'alliage du dur et du doux, le concret, c'est-à-dire les choses du Monde, les corps vivants, la Musique et la parole, message et support alliés.

Nous n'avons pas de philosophie de la rencontre, du confluent, de l'alliage, de l'accrétion, des corps mêlés... nous n'aimons pas le coït, l'ovocyte, l'embryon, la

femme enceinte, la mère, l'amour... la Musique... nous disons, pour tous ces miracles concrets : double nature, alors que le mot *natura*, qui signifie *qui va naître*, désigne le pré-natal, l'Avent, la femme enceinte, l'ovocyte, le coït... Élisabeth et Marie, le Précurseur et le Verbe...

Depuis *le Tiers-Instruit* et *la Philosophie des corps mêlés*, depuis *le Parasite* et la symbiose, depuis *l'Hermaphrodite* et *le Contrat naturel*... je travaille à construire cette philosophie du concret.

Qu'est-ce que la Musique ? Cette accrétion. L'atmosphère infinie et vibrante de flammes où fusionne le concret.

PAIX

Il était une fois, dans les temps ordinaires, un conflit, encore un, qui dure depuis des millénaires. Amoureux des choses et de la matière, les fils de la Terre combattaient les amis des formes, qui aimaient, quant à eux, éperdument, les esprits, les âmes, les notes, les mots. Les premiers voyaient la vie charnelle et le Monde, qu'ils disaient réels, à travers la transparence évidente des langues, alors que les seconds avaient décidé que les choses elles-mêmes dépendaient de ce que les hommes en disaient, pensaient ou percevaient, solitaires ou en société. Les uns triomphaient sur le terrain de l'expérience efficace et, parfois, de la science ; les autres gagnaient en termes démonstratifs, mettant

les premiers au défi de montrer le réel tel quel, en dehors de la nomination, usuelle ou mathématique, hors la sensation personnelle ou les théories construites collectivement ; votre réel, disaient-ils, n'est qu'un rêve.

Comme tous les combats, ce débat entretenait un spectacle dont l'ardeur passionnait le théâtre de philosophie. Le plus comique de cette guerre d'humeur âcre tenait à l'injure échangée, unique et partagée : les réalistes ou matérialistes considéraient leurs adversaires comme des mystiques rêvant à des esprits ; quant aux spiritualistes ou idéalistes, ils considéraient leurs adversaires comme des mystiques, puisqu'ils croyaient, dur comme fer, à un réel, pourtant toujours distant d'eux d'une épaisseur énorme d'expériences ou de théories falsifiables, et donc voilé à jamais comme un fantôme.

Comme tant d'autres, ce conflit continué en des milliers d'années ne dépend ni de la vérité ni de sa recherche, mais de l'amour de tous pour toute guerre et pour le cirque monotone qu'elle offre à tout public, comme à l'écriture de l'histoire. Il durera donc autant que le monde mondain des animaux politiques, tout autant que son spectacle.

Pourtant, ils se collent ! Pourtant, ils se fondent ! Comme en un alliage. Pourtant, ils se soudent ! Pourtant, ils fusionnent ! Mélangés à jamais, inanalysables. Je ne puis tirer la queue de l'un sans que l'autre s'en vienne !

Qui perçut jamais, en effet, un mot aérien, dit ou chanté, sans corps lourd ou support épais, une note jouée sans instrument de métal, disque de cire ou ténor debout? Qui vit quelque logiciel disponible sans nul matériel? Je ne puis tenir toute ma langue en main sans un dictionnaire, un thesaurus, une banque de données, papiers reliés ou mémoire électronique sur cristal. Même l'esprit des lois ne se détache pas de leur lettre gravée.

Inversement, et voilà l'une des grandes découvertes d'aujourd'hui, nous ne connaissons plus une seule chose du Monde, rocher ou strate géologique, nous ne connaissons plus d'être vivant, molécule, cellule, organisme, ni d'individu ni de groupe... dont on ne puisse pas énoncer ou déchiffrer des codes. Tout sans exception, matériel, vivant, humain, stocke de l'information, la traite, en reçoit, en émet.

Pas de code sans force, pas de force sans code, pas de dur sans doux et réciproquement. Pas de forme sans matière, pas de matière sans forme. Pas de message sans support, pas de cire sans codage.

Voilà le concret.

Cela se nomme physique, dont l'existence même suppose l'alliage efficace et décisif entre une formule d'algèbre et des expériences concrètes. Cela se nomme informatique, où le logiciel ne peut se séparer de quelque matériel. Cela se nomme le Monde, massif,

concret, codant et codé. Cela se nomme existence, charnelle et signifiante. Cela se nomme moi, corporel, musculaire, nerveux, sexuel, le plus souvent ému aux larmes, qui, matin après matin, ne cesse de noircir les pages de ce livre. Cela se nomma Incarnation, où deux natures ne pouvaient s'analyser.

Cela se nomme Musique, cette mer immense qui baigne et inonde le Monde, berce les vivants qui pullulent, bouleverse les humains, foules et cultures, mer où plongent les personnes et leurs émotions, mer Musique dont les ondes acoustiques, envahissant l'Univers, sonnait l'universel du sens avant que quiconque s'exprime, consolent qui pleure et, de joie, dilatent qui loue.

Paix dans la bataille longue qui oppose deux siamois.

Errances sans terme

En trois voyages de vie : celui d'Orphée, légendaire, autour de la Méditerranée, vers ses mères Muses ; le mien, réel, rationnel, mondial ; tous deux descendant, un moment, vers des Enfers sans espoir ; celui, enfin, des récits testamentaires, descendant du tohu bohu vers le Verbe... ce livre de trois enfances, de trois Grands Récits ouïs comme trois rhapsodies, ce livre de trois fleuves disparates, descendant vers l'information maximale... mélange art et métiers, émotions et raison, corps et âme, sciences et religion : scandale !

es choses du Monde, les actions des hommes, la
on des œuvres... le concret enfin... montrent ce
idale quotidiennement.

a philosophie le chante.

Berlin-Stanford,
août-décembre 2010